

Les Huit Enfants Schumann

Nicolas Cavallès

Les Éditions du Sonneur



12 €
Format : 140 x 210 mm
72 pages
ISBN : 978-2-916136-97-4

Du même auteur aux Éditions du Sonneur :

- *Pourquoi le saut des baleines* (Prix Gens de mer, 2015)
- *Vie de monsieur Leguat* (Goncourt de la nouvelle, 2014)

ÉRIC CHEVILLARD, LE MONDE • 26 MAI 2016

Aujourd'hui, le fils ou la fille d'une célébrité est un enfant béni des dieux. Il naît coiffé d'une auréole de flashs qu'il ne quittera plus, et les fées penchées sur son berceau lui promettent un oscar, un mariage princier et l'adulation des foules. Le monde s'ouvrira comme un abricot sur son passage. Tout lui sera dû. La gloire de ses parents est son premier hochet. Nulle révolution ne semble devoir menacer ces nouvelles dynasties régnantes. Le bon peuple consacre chaque rejeton comme l'héritier légitime du trône. Certes, nous entendons parfois le dauphin se plaindre du poids de cette ascendance sur un plateau de télévision mais, avec un talent égal ou inférieur à celui de tant de prétendants roturiers exposés aux désillusions brutales, nourris de coupleuvres et de vache enragée, il n'a pourtant que cette peine de se faire un prénom. Voici un ascenseur social qui ne marche que dans les palaces et dont le liftier est plutôt un videur appointé par les VIP.

Fut un temps où la condition de « fils de » était plus amère. On s'en convaincra aisément en lisant le passionnant récit de Nicolas Cavallès, *Les Huit Enfants Schumann*, qui relate le destin de la progéniture du compositeur Robert Schumann (1810-1856) et de sa femme, Clara, pianiste réputée elle

8 Chroniques

Scènes de l'enfance

LE FEUILLETON
D'ÉRIC CHEVILLARD

AUJOURD'HUI, le fils ou la fille d'une célébrité est un enfant béni des dieux. Il naît coiffé d'une auréole de flashs qu'il ne quittera plus, et les fées penchées sur son berceau lui promettent un oscar, un mariage princier et l'adulation des foules. Le monde s'ouvrira comme un abricot sur son passage. Tout lui sera dû. La gloire de ses parents est son premier hochet. Nulle révolution ne semble devoir menacer ces nouvelles dynasties régnantes. Le bon peuple consacre chaque rejeton comme l'héritier légitime du trône. Certes, nous entendons parfois le dauphin se plaindre du poids de cette ascendance sur un plateau de télévision mais, avec un talent égal ou inférieur à celui de tant de prétendants roturiers exposés aux désillusions brutales, nourris de coupleuvres et de vache enragée, il n'a pourtant que cette peine de se faire un prénom. Voici un ascenseur social qui ne marche que dans les palaces et dont le liftier est plutôt un videur appointé par les VIP.

Fut un temps où la condition de « fils de » était plus amère. On s'en convaincra aisément en lisant le passionnant récit de Nicolas Cavallès, *Les Huit Enfants Schumann*, qui relate le destin de la progéniture du compositeur Robert Schumann (1810-1856) et de sa femme, Clara, pianiste réputée elle aussi. Qu'aurait-ils connu, ces enfants du génie, quatre garçons et quatre filles ? L'insatisfaction, le renoncement, l'ennui, la solitude, la maladie et la mortification de tous leurs jours dans l'ombre d'un père aimant mais torturé par les tourments de la création, de l'angoisse et de la dénoncé : « Tout aurait pu plaire pour leur père, à sa place à lui, facile à penser, réduit à venir sur l'enfance perdue des larmes musicales... »

Nicolas Cavallès les découvre par ordre de disparition, ce qui bouleverse tout d'un coup la chronologie biographique ordinaire. Rien n'est plus adapté à l'émotion que de commencer par le fils le plus jeune, et qui donne une plus juste idée de ce que fut cette famille, dominée par la figure aînée et sans merci de Clara. Le couple Schumann, fuyé dans l'adversité et malgré l'innocence du père de celle-ci, lutte « non sans mal, pour être jour, pour défendre contre le devoir métré et leur accablante routine ses compositions à lui (...) et à sa femme Clara ». Et en effet, comme le fit un jour remarquer l'aphorisme Olivier Heru, le poète n'est pas l'artiste solitaire qui se chauffe à la bougie et à l'absolument dans la solitude de

« l'effroi si intense que tout en devenant trévis, les enfants, dans leur prodigieuse énergie et leur innocence, constituaient la dernière réalité à quoi s'accrocher ».

Serait-ce pour des raisons de contrepoint indispensable à l'équilibre d'un père précocement menacé que la destinée qui la plupart de ses enfants se condamnèrent à une existence médiocre, effluve, confinée ? Même Marie et Elise, bonnes pianistes, ne furent, semble-t-il, qu'effleurées la musique du bout des doigts. Et Fritz, aspirant poète vite découragé par sa mère, eut « l'autre choix que de mourir à 25 ans » : « Son enfance de tuberculeux dans la grande beauté d'Allemagne et dans l'admirable éther des sanatoriums constitua le sommet de sa destinée romantique. »

C'est peu de dire que tout ne fut pas que musique dans la vie des Schumann : « Surtout moi perdue dans un chaos de bruit sourd et un silence angossant », voilà

Nicolas Cavallès écrit dans un style à la fois lyrique et précis qui rend justice aussi bien au romantisme du musicien qu'à la nécessaire rigueur du compositeur

même à quel se résumait l'existence d'Emma, quatrième enfant de la fratrie.

Quelques-uns de ses membres pourtant se distinguent, ici en particulier, diaphane héroïne romantique, un temps aimée de Brahms et qui convola finalement avec un comte italien, avant tout sans doute pour respirer plus largement, malgré ses poumons de plâtré, hors de l'ambiance familiale. Loth sortit de Clara, qui « ne parvint point à jamais les enfants que comme des adultes de petite taille, et habitant entre le besoin de les asservir et la tentation de se débarrasser d'eux en les confiant à des pensionnaires ou à des proches qui ne le soient pas trop. Marie, l'aînée, demeura toute sa vie assise d'elle et l'assistait dans ses tâches, tout à la fois aide ménagère et secrétaire. Les enfants s'entraînaient tous pour elle ».

« La folie de Robert est d'ordre de bon sens », dit la suite de leur mère, celle-ci fautive et habitant entre le besoin de l'entraîner et l'entraîner dans un souci de simplification que Nicolas Cavallès tient pour « une forme de censure de l'hybris souvent chaotique du compositeur ».

Portrait, en creux, de Schumann, lui-même dont toutes ces ombres occultent le réel tourmenté, ce nous révéle aussi la musique quand elle n'est pas encrée « une sorte d'abstraction de masse », mais « s'adressait qu'aux solitaires ».

LES HUIT ENFANTS DE SCHUMANN, de Nicolas Cavallès, Le Sonneur, 72 p., 12 €.

aussi. Qu'auront-ils connu, ces enfants du génie, quatre garçons et quatre filles? L'insatisfaction, le renoncement, l'ennui, la solitude, la maladie et la mortification de tous leurs élans dans l'ombre d'un père aimant mais torturé par les tourments de la création, de l'angoisse et de la démence: « Tous hurlèrent et pleurèrent pour leur père, à sa place à lui, l'adulte pénitent réduit à verser sur l'enfance perdue des larmes musicales. »

Nicolas Cavallès les convoque par ordre de disparition, ce qui brouille opportunément la chronologie biographique ordinaire, bien peu adaptée à l'existence rien moins que linéaire du compositeur, et qui donne une plus juste idée de ce que fut cette famille, dominée par la figure altière et sans merci de Clara. Le couple Schumann, forgé dans l'adversité et malgré l'inimitié du père de celle-ci, lutta « non sans mal, jour après jour, pour défendre contre les devoirs ménagers et leur accablante routine ses compositions à lui (...) et le jeu de Clara ». Et en effet, comme le fit un jour remarquer l'aphoriste Olivier Hervy, le poète maudit n'est pas l'artiste solitaire qui se chauffe à la bougie et à l'absinthe dans la solitude de sa mansarde, mais bien le père de famille chargé d'enfants qui cherche dans ces turbulences un recoin où travailler en paix.

Robert Schumann, cependant, aima ses enfants, il leur dédia des pièces musicales délicates, il s'émerveilla, avant que la folie ne le condamne à l'asile, de les voir vivre et grandir autour de lui. Comme l'écrit Nicolas Cavallès, dans un style à la fois lyrique et précis qui rend justice aussi bien au romantisme du musicien qu'à la nécessaire rigueur du compositeur, « quand (...) il sombrait dans un vertige d'effroi si intense que tout en devenait irréel, les enfants, dans leur prodigieuse énergie et leur innocence, constituaient la dernière réalité à quoi s'accrocher ».

Serait-ce pour demeurer ce contrepoids indispensable à l'équilibre d'un père précocement menacé par la démence que la plupart de ses enfants se condamnèrent à une existence médiocre, effacée, confinée? Même Marie et Elise, bonnes pianistes, ne firent, semble-t-il, qu'effleurer la musique du bout des doigts. Et Félix, aspirant poète vite découragé par sa mère, n'eut d'autre choix que de mourir à 25 ans: « Son errance de tuberculeux dans la grande beauté italienne ou dans l'isolement éthéré des sanatoriums constitua le sommet de sa destinée romantique. » C'est peu de dire que tout ne fut pas que musique dans la vie des Schumann: « Seize mois perdus dans un chaos de bruit sourd et un silence angoissant », voilà même à quoi se résumera l'existence d'Émile, quatrième enfant de

la fratrie.

Quelques-uns de ses membres pourtant se distinguent: Julie en particulier, diaphane héroïne romantique, un temps aimée de Brahms et qui convola finalement avec un comte italien, avant tout sans doute pour respirer plus largement, malgré ses poumons de phtisique, hors de l'ambiance familiale. Loin surtout de Clara, qui « ne perçut peut-être jamais les enfants que comme des adultes de petite taille », et balançait entre le besoin de les asservir et la tentation de se débarrasser d'eux en les confiant à des pensionnats ou à des proches qui ne le soient pas trop. Marie, l'aînée, demeura toute sa vie auprès d'elle et l'assista dans ses tâches, tout à la fois aide ménagère et secrétaire. Les enfants s'entendirent tous pour élever « la folie de Robert au statut de tabou familial » à la suite de leur mère; celle-ci transcrivit certaines pièces de l'auteur des Scènes d'enfants avec un souci de simplification que Nicolas Cavallès tient pour « une forme de censure de l'hybris souvent chaotique du compositeur ».

Portrait en creux de Schumann lui-même dont toutes ces ombres accusent le relief tourmenté, ce beau récit célèbre aussi la musique quand elle n'était pas encore une « arme d'abrutissement de masse » mais ne « s'adressait qu'aux solitudes ».

Les coups de cœur pour l'été du Monde des livres

Le choix des plumes du « Monde des livres » parmi les ouvrages qu'ils ont aimés au cours de l'année.

Tel père, tel fils... il y a loin de cette rengaine à la grande musique. Les enfants de Robert Schumann n'ont pas hérité du talent de leur père. L'insatisfaction, le renoncement, l'ennui, la solitude, la maladie et la mortification de tous leurs élans, voilà ce que leur réserva la vie. En relatant ces destins dans un style à la fois lyrique et précis qui rend justice au romantisme du musicien et à la nécessaire rigueur

du compositeur, Nicolas Cavallès dessine en creux, magnifiquement, le portrait de ce génie tourmenté.



Nicolas Cavaillès : quand des destins ordinaires surgissent hors des eaux de l'oubli

La postérité littéraire de Pierre Michon est assurée. Amateurs de *Vies minuscules* arrachées à l'oubli de l'Histoire, d'écriture aiguisée et tendue sur le fil du langage, de plongée au cœur de notre « océan d'intranquillité » à travers le dépassement de l'échec d'écrire tout autant que de vivre, soyez rassurés ! Nicolas Cavaillès creuse son propre sillon.

Ses textes courts (70 pages) sont tellement inclassables qu'ils troublent jusqu'aux Académies : sélectionné pour le Goncourt du Premier Roman en 2014, sa *Vie de monsieur Leguat* a finalement obtenu le Goncourt de la Nouvelle.

Nicolas Cavaillès s'attache à la lutte menée « contre la fadeur de l'existence » par les baleines s'obstinant à sauter hors de l'eau (*Pourquoi le saut des baleines*, éditions du Sonneur et prix des Gens de mer 2015) ou par les membres de la fratrie issue de Robert et Clara Schumann (*Les Huit Enfants Schumann*, éditions du Sonneur, 2016) voués à « la solitude inconsolable » et à l'écrasement par le « sentiment du néant » qu'ils ont reçu en héritage.

Nicolas Cavaillès interroge ce qui « appartient aussi bien à l'humanité » dans des destins individuels tellement improbables qu'ils auraient du ne jamais sortir de l'oubli. Ainsi François Leguat, gentilhomme huguenot du XVII^e siècle s'est-il forgé, sans le vouloir, « un bien précieux : une histoire ». À travers son périple au-delà de l'Océan, son naufrage sur l'île d'Eden, sa confrontation à l'injustice à l'île Maurice et son existence d'homme marié sur le tard (soixante-dix ans) dans les bas-fonds de Londres, François Leguat a préservé sa liberté, jusqu'à sa mort à 96 ans, et il fait désormais figure de modèle : « Lui qui a partout pris soin de vivre avec humilité reste ainsi un modèle à suivre, pour ceux qui veulent jusques à la mort maintenir la pureté de l'ailleurs. »

Pousser le langage jusqu'à l'épure, densifier les phrases pour en resserrer le sens, ne conserver que l'essentiel des événements et l'essence des sensations et des sentiments, mener le récit au rythme des décennies plutôt que des jours qui s'étirent : Nicolas Cavaillès est un orfèvre de l'écriture. Mais sa quête ne s'arrête pas là : il entraîne son lecteur dans l'exploration des réflexions scientifiques et philosophiques suscitées par le mystère du saut

L'OBS

des baleines ; il lui fait partager son grand respect pour la force de résistance de Leguat, pour la persistance de son altruisme et pour son inépuisable optimisme ; il conclut son thrène sur le destin des enfants Schumann en les rapprochant des « enfants sauvages » et en nous invitant à une prise de conscience qui pourrait être salvatrice : « Ainsi nourrissons-nous au fond de nous-mêmes, nous autres excroissances que l'on appelle adultes, à la fois l'obscur regret de notre animalité originelle, et une méconnaissance amère et lâche de cette créature aux mille visages et aux mille souffrances, muette et polymorphe, malléable et non moins fugitive, que l'on appelle enfant. »

« Comme il l'avait fait dans l'énigmatique *Pourquoi le saut des baleines*, Nicolas Cavaillès réussit à transformer l'insaisissable qu'il soit beau ou terrible en matière poétique, miraculeusement. »

Marianne,
Librairie Charybde

Certaines vies s'apparentent à des chemins de croix. Celle de Robert Schumann par exemple. Pas le Schuman (avec un seul « n ») fondateur parmi d'autres de l'Europe d'après-guerre mais le compositeur né en 1810 et mort en 1856. Son existence qui se confondit avec ses graves crises nerveuses fut particulièrement éprouvante pour lui et les siens. Être de génie, nourri d'un romantisme créatif, il eut huit enfants avec Clara Wieck, qui deviendra son épouse le 12 septembre 1840 après une longue, bataille juridique, le père de la future mariée s'opposant à cette union, allant jusqu'à utiliser la diffamation contre le musicien.

Évoquer le destin des huit descendants du couple Schumann, c'est aussi raconter douleurs et drames et surtout morts prématurés de jeunes innocents arrachés à l'affection de leurs parents.

C'est aussi narrer la puissance de caractère de certains d'entre eux, comme Marie (1841-1929) l'ainée morte à quatre-vingt huit ans sans petits-enfants ou enfants, quittant ce monde seule cloîtrée dans un chalet qu'elle s'était fait construire en Suisse. C'est elle qui dès l'adolescence se dévoua entièrement à sa mère Clara et pour la soulager à ses frères et sœurs. Elle fut la deuxième maman d'Eugénie (1851-1938), et de Félix (1854-1879) qui mourut dans ses bras et fut une sorte de secrétaire de sa mère, immense pianiste à la carrière internationale. La nostalgie de l'enfance perdue.

Avec beaucoup d'intelligence, et une écriture qui se fait sonate pour montrer sans démonstration bavarde, Nicolas Cavaillès signe avec « Les huit enfants Schumann » un récit bouleversant où la vie du couple est présentée au travers de leurs rapports strictement familiaux.

Schumann vu par les destins croisés de ses enfants, voilà une idée de romancier et l'auteur, Prix Goncourt de la Nouvelle en 2014 pour *Vie de monsieur Leguat* saisit la psychologie d'un personnage d'un trait de plume, d'une simple phrase porteuse d'images. Très visuel, le style de l'auteur nous enveloppe dans un monde à la fois réel et fantasmé, où l'on croit entendre la musique de Schumann.

Les rapports avec Brahms, grand ami de Clara nous émeuvent, tout comme la manière dont Nicolas Cavaillès signale avec pudeur la mort de chacun des descendants du couple. Et puis il y a peut-être la plus belle leçon esthétique du récit, cette remarque de Nicolas Cavaillès reliant ainsi la vie de Schumann à sa musique : « il y a ainsi dans l'œuvre du

Dimanche 29 Mai 2016
www.laprovence.com

Aix-en-Provence

Cavaillès raconte Schumann à travers ses enfants

DÉDICACE CHEZ GOULARD L'auteur présentera le 3 juin à Aix un livre qui fait aimer la littérature et la musique



Nicolas Cavaillès évoquer le destin des huit descendants du couple Schumann.

Entièrement à sa mère Clara et pour la soulager à ses frères et sœurs. Elle fut la deuxième maman d'Eugénie (1851-1938), et de Félix (1854-1879) qui mourut dans ses bras et fut une sorte de secrétaire de sa mère, immense pianiste à la carrière internationale.

La nostalgie de l'enfance perdue
Avec beaucoup d'intelligence, et une écriture qui se fait sonate pour montrer sans démonstration bavarde, Nicolas Cavaillès signe avec « Les huit enfants Schumann » un récit bouleversant où la vie du couple est présentée au travers de leurs rapports strictement familiaux. Schumann vu par les destins croisés de ses enfants, voilà une idée de romancier et l'auteur. Prix Goncourt de la Nouvelle en 2014 pour « Vie de

monsieur Leguat » saisit la psychologie d'un personnage d'un trait de plume, d'une simple phrase porteuse d'images. Très visuel, le style de l'auteur qui dédicacera son livre à la librairie Goulard le 3 juin à partir de 18h, nous enveloppe dans un monde à la fois réel et fantasmé, où l'on croit entendre la musique de Schumann.

Les rapports avec Brahms, grand ami de Clara nous émeuvent, tout comme la manière dont Nicolas Cavaillès signale avec pudeur la mort de chacun des descendants du couple. Et puis il y a peut-être la plus belle leçon esthétique du récit, cette remarque de Nicolas Cavaillès reliant ainsi la vie de Schumann à sa musique : « il y a ainsi dans l'œuvre du musicien, non seulement une dramatique nostalgie de l'enfance perdue, mais une profonde empathie profonde pour les enfants eux-mêmes ».

On pourra écouter alors les treize pièces pour piano des « Scènes d'enfants » avec des oreilles neuves. Un livre qui fait aimer la littérature et la musique.

Jean-Rémi Barland

« Les huit enfants de Schumann » par Nicolas Cavaillès. Éditions du Sonneur, 72 pages, 12 €. A la librairie Goulard le 3 juin à 18h.

musicien, non seulement une dramatique nostalgie de l'enfance perdue, mais une profonde empathie profonde pour les enfants eux-mêmes ».

On pourra écouter alors les treize pièces pour piano des *Scènes d'enfants* avec des oreilles neuves. Un livre qui fait aimer la littérature et la musique.

« N'ayons pas peur des mots, Nicolas Cavaillès signe une fois encore un livre exceptionnel ! »

Patrick Frêche,
Librairie du Rivage – Royan

De Schumann on connaît la musique, la vie sentimentale avec Clara, la relation avec Brahms, la fin à l'asile et on s'interroge toujours sur ses enfants, dont le destin entraperçu au gré des biographies du compositeur fait froid dans le dos. Nicolas Cavallès retrace aujourd'hui aux éditions du Sonneur la vie de ces huit personnages cachés dans le décor du maître romantique et de sa femme, car Robert est mort bien tôt pour sa marmaille, qui a essentiellement connu Clara.

L'« infortune familiale » telle que décrite ici, ce sont des tuberculoses, des internements, des maladies des articulations, un vaste parcours d'hospice en asile dominé par la figure sèche de Clara, pianiste virtuose, mère peu aimable qui surnomme son Ludwig presque aveugle « l'enterré vivant » et, selon Cavallès, « ne perçut peut-être jamais les enfants que comme des adultes de petite taille, mal dégrossis »... En treize chapitres étroits qui se lisent d'une traite, Cavallès, jadis lauréat du Goncourt de la nouvelle, remonte la cohorte des malheurs, s'apitoyant parfois en s'appuyant sur de longues phrases à multiples incisives, fasciné par la somme de malheurs, brisant à d'autres les élans de la pitié au profit d'une plume abrupte. De Julie, « jeune comtesse doucement rebelle, auréolée de sa morbidité » à Ferdinand, « père aimant et attentif, il fut délaissé par tous et n'eut sur son lit de mort que son épouse à ses côtés », en passant par Emile mort à seize mois, « il naquit misérable, ne rit jamais, recracha souvent le lait de la vie », l'auteur offre un panorama vertigineux des fatalités de l'existence.

Cette nécro familiale laisse le lecteur sur deux interrogations: le romantisme maladif de Schumann était-il une cause ou une conséquence de ce barnum d'infélicité? Y a-t-il une correspondance occulte entre la souffrance de la création musicale, qui emporta Schumann, et la souffrance endurée par ces autres créations du compositeur et de sa femme, leurs enfants?



« Nicolas Cavallès confirme son goût de l'écriture lapidaire avec son nouvel ouvrage: un texte méticuleusement ciselé, une grammaire au cordeau et un lexique d'une grande justesse. »

Gregory mion,
critiqueslibres.com

Après un récit consacré à François Leguat, huguenot que la révocation de l'édit de Nantes a conduit à l'exil (livre pour lequel il a obtenu le Goncourt de la nouvelle en 2014), Nicolas Cavaillès, écrivain et traducteur, s'est interrogé sur le saut des baleines, dans un texte aussi surprenant que réjouissant (*Pourquoi le saut des baleines*, 2015). C'est aujourd'hui aux huit enfants du compositeur Robert Schumann et de la pianiste Clara Schumann qu'il s'intéresse, dans un texte relativement court qui est aussi une réflexion bouleversante sur l'enfance. Avec précision et finesse, Nicolas Cavaillès fait le portrait des *Huit Enfants Schumann* dans une langue où affleurent l'émotion et la sensibilité d'un regard toujours bienveillant.

Pourquoi vous être penché sur la famille Schumann ? Et pourquoi sous l'angle de la descendance et plus précisément de l'extinction de la descendance, en prenant ainsi les personnages dans un mouvement contradictoire ? (Vous écrivez dans un préambule qu'il vous faudra raconter « les morts successives » des huit « héritiers Schumann ».)

J'ai passé plusieurs mois à réfléchir à un projet de roman sur l'enfance, l'histoire d'une petite Espagnole d'une époque lointaine, mais pendant tout ce temps-là, jour après jour, les huit orphelins Schumann me revenaient régulièrement à l'esprit ; malgré moi, ils me hantaient, à leur manière : je n'ai pas pu écrire une seule ligne de mon projet initial, que j'ai finalement abandonné, en me résignant à me consacrer, à la place, à ces enfants-là, les filles et les fils d'un génie romantique et aliéné. Ils étaient huit, et ce chiffre mystique m'est apparu comme un bon gage d'exhaustivité. Le livre est effectivement structuré par la mort plutôt que par la naissance, qui aurait pu donner une fausse dynamique au tout. Avec la mort précoce de leur père, c'est une partie d'eux-mêmes et de leur avenir que ces enfants ont perdue ; après quoi, il n'y avait plus qu'à perdre le reste.

La composition en treize chapitres assez brefs fait du récit un puzzle à recomposer, et laisse l'impression que chaque chapitre comprend un tout, dévoilé dans un dernier chapitre sans titre, texte fulgurant sur l'enfance. Le premier chapitre, « La mort du père », précède « Émile », qui n'est pas le nom du premier enfant mais du premier fils. La série des chapitres suivants semble obéir à une logique secrète, celle des

En attendant Nadeau

journal de la littérature, des idées et des arts

liens qui s'établissent dans la fratrie. S'intercale « La mort de la mère », qui fait écho à « La mort du père ». Le onzième chapitre est consacré à Brahms, « le faux frère ». Et ce treizième chapitre, qui finit ainsi : « Ainsi nourrissons-nous au fond de nous-mêmes, nous autres excroissances que l'on appelle adultes, à la fois l'obscur regret de notre animalité originelle, et une méconnaissance amère et lâche de cette créature aux mille visages et aux mille souffrances, muette et polymorphe, malléable et non moins fugitive, que l'on appelle enfant. » Comment expliqueriez-vous la structure du livre ?

Il fallait que chaque enfant eût un chapitre « à lui » (comme chaque enfant devrait avoir, selon l'expression de Virginia Woolf, « une chambre à soi ») : même s'il y a beaucoup de liens entre ces quatre frères et ces quatre sœurs, et même si des répétitions et des échos se produisent nécessairement quand on juxtapose leurs biographies, chacun a eu, à partir de prémisses plus ou moins proches, une destinée propre. Mais ce découpage en treize chapitres distincts doit surtout à l'œuvre de Schumann pour piano, à ses huit Kreisleriana et à ses treize courtes Scènes d'enfants – qui, de fait, par-delà leur caractère contrasté, un peu « patchwork », se donnent aussi, et de manière troublante, comme autant de variations sur quelques mêmes phrases sonores, obsessionnelles, tour à tour lentes ou « rasch ».

Le personnage du père encadre le récit, et est représenté comme cette figure géniale et malade, débordant d'amour pour ses enfants. Le personnage de la mère est omniprésent, plus encore que celui du père parce que votre narrateur, subrepticement, condamne cette femme dont on entrevoit aussi pourtant la détresse. Que dire de cette ambivalence ?

Clara Schumann est effectivement une figure imposante, dont l'amour maternel n'exclut pas une forme de dureté, de distance ou de froideur – ce qui n'est pas rare chez les artistes exceptionnels (à en croire ce qu'une des filles de Martha Argerich dit de sa mère, par exemple). Je ne la condamne pas, même si elle a, elle, pratiquement condamné certains de ses enfants, après avoir subi elle-même l'éducation

pathologique d'un père très exigeant; les choix difficiles, les sacrifices et les efforts prodigieux qu'elle a su faire, seule avec une telle marmaille sur les bras, témoignent pour elle – mais on ne saurait les taire, précisément parce qu'ils sont discutables. Le mal qu'une mère peut faire à ses enfants en dit long sur sa propre détresse, oui, sur son impuissance et la souffrance que celle-ci doit lui valoir – mais il y avait aussi chez Clara Schumann l'idée que son devoir était d'amener ses enfants, tant ses fils que ses filles, à se débrouiller tout seuls dans la vie. Elle a en bonne partie échoué – comme une large majorité des parents qui se fixent un tel but.

La mère devient presque la figure centrale du livre. Est-ce parce que votre livre traite aussi massivement de la question de l'abandon, et que l'abandon est originellement perpétré par la mère? Et comment avez-vous travaillé le texte pour que la figure maternelle atteigne cette puissance spectrale?

À vrai dire, je ne pensais pas qu'elle prendrait une telle place dans le livre, mais il a fallu la lui laisser, je crois, à la fois par pitié pour le bourreau, et pour mieux rendre tout le drame de ses victimes... L'abandon est une fatalité, en effet; comme ma propre mère le dit souvent, la vie d'une mère est une suite de séparations. Clara Schumann a su prendre les devants.

On trouve dans vos trois textes publiés au Sonneur une écriture extrêmement précise et soignée, érudite parfois. L'impression que vos récits laissent au lecteur est la suivante: chaque mot choisi exclut la possibilité d'un autre terme, et sonne comme une évidence et une trouvaille. Cette attention à la langue est-elle en partie liée à votre travail de traducteur?

J'ai traduit toutes sortes de textes, mais je ne crois pas que cela m'ait influencé sur le plan stylistique. La traduction rend surtout sensible à la spécificité de chaque auteur, et à l'homogénéité des œuvres; dissocier telle tournure de phrase, isoler tel mot récurrent, décomposer telle structure narrative, c'est faire un mouvement analytique qui est, sinon stérilisant, du moins contraire à celui de la traduction, synthétique (rassembler les membres d'Osiris que le changement de langue a éparpillés dans un nouveau royaume, pour reprendre une image chère à Dumitru Tsepeneag). Dans ma tête et dans mon quotidien, en tout cas, les deux activités, l'écriture et la traduction, sont nettement séparées. Elles ont certes en commun (avec l'édition également) une attention accrue à la lettre du texte, mais

je ne sais pas si cette attention m'est d'abord venue en écrivant ou en traduisant, ou bien simplement en lisant; quoi qu'il en soit, j'ai été très chanceux de retrouver le même souci chez Valérie Millet, des éditions du Sonneur. Enfin, je crois que si je devais arrêter de traduire, il reviendrait à l'écriture d'apaiser le besoin que j'ai de fréquenter la langue roumaine et le monde roumain; ce serait de cette manière-là, plutôt, que les nombreuses heures passées à traduire modifieraient celles, plus rares, que je passe à écrire (elles soulagent toutes, heures de traduction et heures d'écriture, avec la même intensité ou peu s'en faut, le même besoin d'échapper au hic et nunc). Les romans que j'ai traduits et dont l'action se passe à Bucarest ont apaisé (au moins provisoirement) ma propre envie d'écrire sur cette ville. Si je n'avais rien traduit du roumain, peut-être aurais-je écrit une Vie de Gogea Mitu, ou bien Pourquoi le marronnage des chiens errants, ou bien encore L'Absence d'enfants Urmuz...

Justement, comment passez-vous de Vie de monsieur Leguat aux Huit Enfants Schumann, en faisant le détour de Pourquoi le saut des baleines? Qu'est-ce qui réunit ces textes? Et qu'est-ce qui les distingue?

Chaque livre est le fruit d'une nécessité particulière mais, dans tous les cas, il s'agissait aussi de changer radicalement d'univers, d'aller dans l'inconnu, en espérant « trouver du nouveau ». J'ai surtout cherché une rupture après Vie de monsieur Leguat, auquel je me suis forcément beaucoup identifié, en tant que « premier livre », mais qui dans le fond ne me représente pas plus (ni moins) que mes deux livres ultérieurs. Quant à savoir ce qui pourrait relier ces trois livres, je n'y réfléchis pas trop – mais il y a au moins leur nombre de pages, qui est curieusement, involontairement, précisément le même: soixante-douze... Il faut croire que c'est mon « format ».

Remarqué en 2014 pour son Goncourt de la nouvelle, *Vie de monsieur Leguat*, puis en 2015 avec *Pourquoi le saut des baleines* (lauréat du prix des Gens de mer), Nicolas Cavaillès revient en librairie avec une méditation sur la descendance du couple Robert et Clara Schumann. Ces deux musiciens de génie ont engendré pas moins de huit enfants qui à des degrés divers ont tous été marqués par le démon de l'art. Morts à des époques différentes – Émile partira le premier à l'âge d'1 an en 1847 alors que sa sœur Eugénie s'éteindra en 1938 –, ils portent chacun en héritage une trace de la folie paternelle. Ces orphelins ont affronté de plein fouet la relation tumultueuse de leur père à sa propre enfance marquée par la solitude et la mort. Dès lors à ce dernier la musique se révéla une échappatoire dans laquelle exprimer ses angoisses et ses tourments. C'est cette douleur qui rend aujourd'hui les compositions de Robert Schumann si poignantes – au-delà des épreuves de son destin.

Dans la vie de chaque enfant Schumann reposent une profonde souffrance intérieure, un mystère indicible, un fardeau secret. Ce tableau de famille restitue l'ampleur du drame qu'on n'aurait pas imaginé si pesant. En une langue travaillée, Nicolas Cavaillès a recomposé cette tragédie généalogique qui participe de l'histoire du romantisme, mais s'inscrit dans une réflexion plus large encore : « *Ainsi nourrissons-nous au fond de nous-mêmes, nous autres excroissances que l'on appelle adultes, à la fois l'obscur regret de notre animalité originelle, et une méconnaissance amère et lâche de cette créature aux mille visages et aux mille souffrances, muette et polymorphe, malléable et non moins fugitive, que l'on appelle enfant.* » Cette plainte doublée d'une interrogation trouve un écho jusqu'à nous. Il suffit de réécouter les *Scènes d'enfants* de Robert Schumann pour s'en persuader tant les variations du piano bouleversent notre sensibilité.

NOTES DE LECTURE

et la défaite avaient des sens différents, quand un homme embastillé par le roi pouvait paraître le lendemain à la cour, quand le roi restait plusieurs années sans communier, faute d'absolution. Les jansénistes font partie de cette histoire.
 › Henri de Montety

RÉCIT
Les Huit Enfants Schumann
 Nicolas Cavaillès
 Les Éditions du Sommeur | 72 p. | 12 €

Remarqué en 2014 pour son Goncourt de la nouvelle, *Vie de monsieur Leguat*, puis en 2015 avec *Pourquoi le saut des baleines* (lauréat du prix des Gens de mer), Nicolas Cavaillès revient en librairie avec une méditation sur la descendance du couple Robert et Clara Schumann. Ces deux musiciens de génie ont engendré pas moins de huit enfants qui à des degrés divers ont tous été marqués par le démon de l'art. Morts à des époques différentes – Émile partira le premier à l'âge d'1 an en 1847 alors que sa sœur Eugénie s'éteindra en 1938 –, ils portent chacun en héritage une trace de la folie paternelle. Ces orphelins ont affronté de plein fouet la relation tumultueuse de leur père à sa propre enfance marquée par la solitude et la mort. Dès lors à ce dernier la musique se révéla une échappatoire dans laquelle exprimer ses angoisses et ses tourments. C'est cette douleur qui rend aujourd'hui les compositions de Robert Schumann si poignantes – au-delà des épreuves de son destin.
 Dans la vie de chaque enfant Schumann

repose une profonde souffrance intérieure, un mystère indicible, un fardeau secret. Ce tableau de famille restitue l'ampleur du drame qu'on n'aurait pas imaginé si pesant. En une langue travaillée, Nicolas Cavaillès a recomposé cette tragédie généalogique qui participe de l'histoire du romantisme, mais s'inscrit dans une réflexion plus large encore : « *Ainsi nourrissons-nous au fond de nous-mêmes, nous autres excroissances que l'on appelle adultes, à la fois l'obscur regret de notre animalité originelle, et une méconnaissance amère et lâche de cette créature aux mille visages et aux mille souffrances, muette et polymorphe, malléable et non moins fugitive, que l'on appelle enfant.* » Cette plainte doublée d'une interrogation trouve un écho jusqu'à nous. Il suffit de réécouter les *Scènes d'enfants* de Robert Schumann pour s'en persuader tant les variations du piano bouleversent notre sensibilité.
 › Charles Ficat

ESSAI
Via Appia. Voyage sur la plus ancienne route d'Italie
 Jacques de Saint Victor
 Éditions Des Équateurs | 314 p. | 21 €

L'Italie servait de prétexte à Stendhal pour parler de la France. La Via Appia, plus ancienne route d'Italie, reliant Rome à Brindisi, est le prétexte qu'a choisi Jacques de Saint Victor pour une flânerie historique, littéraire et culinaire vers le sud de ce pays qu'il s'étonne d'aimer tant alors qu'il n'est pas le sien. Sur les pierres qu'avaient foulées

222 REVUE DES DEUX MONDES JUILLET-AOÛT 2016

« Est-ce un livre sur la musique ? Sur la folie ? Sur la tristesse ? Sur l'enfance et la paternité ? Je ne sais pas. C'est très beau, il faut le lire. Nicolas Cavaillès écrit de petits livres et c'est un grand écrivain. »

Frédéric Fiolof,
 La Marche aux pages